

L'heure bleue

Alizée Goulet

Numéro 163, automne 2019

Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (2019). L'heure bleue. *Moebius*, (163), 19–23.

l'heure bleue

Alizée Goulet

Une parole s'échappe, un souffle de neige. La lumière se retire, passe par ton visage. Un œil encore clair, les fantômes s'approchent ; tu t'assombris, accompagné. Et le vent froid couvre nos indécences, sourires et jambes tremblantes, quand la nuit annonce l'amour, des pas perdus.

Écoute : du silence déborde un murmure rituel. *Bonsoir.*

Les goélands s'envolent à travers les fils électriques, frôlent des nuages en chute. Avant de partir vers la lune, les oiseaux ont oublié de crier et, sans bruit, ils dansent, s'épuisent en spirale. En hauteur, l'astre flotte, comme ta présence passagère, puis ton ombre bleue s'élance, dépasse sa source, rejoint la nuit. Je bondis. J'attrape un peu de noirceur et je cours jusqu'à toi, mais je me cogne à l'inconnu comme aux vitres d'un aquarium. Les yeux levés, j'observe les avions laisser des saletés et les sorcières nettoyer leurs traces. J'ai déjà vu sous leur jupe des milliers d'étoiles.

Dans notre ville de banlieue, les enfants courent sur les chemins asphaltés, s'encerclent, jouent la cruauté. Pour fuir l'enfance, nous nous racontons notre amour. Tu me tiens par la main jusqu'au bout de l'avenue, pour rejoindre le lac, se cacher. Derrière les pins, nous regardons les troupeaux de motoneiges se dissiper dans la noirceur. Reste l'action des phares, des feux-follets qui s'agitent. À mon tour alors de te prendre la main et de filer, ombres peureuses, vers la maison. La télévision nous attend pour manger. Nos jours sont remplis d'histoires sur le divan.

Avant de dormir, le murmure revient. *Attention à ton ombre – bonjour. Si tu la perds, quelqu'un la prendra, et si elle lui va, alors bonsoir.*

Si je me réveille et la neige a couvert tes pas, si tu t'es élevé au-dessus des avions, si les sorcières, les nuages, les courants ont effacé tes traces, j'en aurais le vertige, je tomberais. Je ne pourrais pas te rattraper, sortir de mon ombre et rejoindre tes crépuscules. Tu ne m'as jamais dit comment éloigner les mauvais sorts.

Je pense à nos rires, notre amour blême, morts sous la glace incertaine du printemps. Une ombre s'allonge, me suis discrètement. Sans l'effrayer, j'interroge le ton de ses aventures. J'avance entre les herbes renaissantes, ténèbres et éclats; je reconnais les rues arpentées à deux. Près du lac, nos vieux abris me racontent des soirs abandonnés. Les ombres bleues voyagent en hiver, cachées jusqu'au prochain vent de novembre. Elles veillent sur une nuit où nous avons joué à nous chercher, où, chacun dans nos tempêtes, nous avons souhaité appartenir à l'obscurité et fuir avec les oiseaux.